

Il savait d'elle qu'elle s'appelait Tassine et qu'elle était native de la région, il n'aurait su lui donner d'âge, et encore moins dire si elle était jolie ou non, il la regardait attentivement avec l'air d'être ailleurs ; il la regardait sans la voir, c'est ce qu'elle finit par penser, et puis elle vit son visage s'animer, un vague sourire paraître sur les lèvres. Un mouvement vers elle. De l'intérêt ou une simple courtoisie, elle n'aurait su dire. Alors elle lui sourit à son tour.

Le vent se levait et un nuage passa devant le soleil, obscurcissant les falaises, le vert des grands ifs. D'un geste lent elle montra le jardin et la maison, puis le précéda dans le grand escalier. Ce fut tout ce jour-là au manoir de Clan, et il était fatigué du long voyage.



*Le dernier pays*



*Ils étaient arrivés par les coteaux, par la route qui après les derniers villages et les vignes rejoignait le fleuve, de loin ils avaient vu les toits gris et la crête des falaises et plus bas entre les saules des pêcheurs sur une barque. Par les sentiers et le petit bois ils avaient longé le fleuve, ils allaient lentement et menaient leurs chevaux au pas, ils regardaient les eaux claires, presque bleues dans le soleil et de l'autre côté du fleuve la plaine immense. C'était un dimanche matin et les cloches sonnaient, joyeuses dans le ciel d'avril, dans le vent frais qui chassait les nuages vers la mer. Des villageois menaient leurs bêtes sur la rive. Derrière, du côté de la Sologne, ils entendaient les aboiements d'une meute.*

*Ils étaient cinq sur leurs chevaux, le plus jeune avait à peine vingt ans et des boucles jusqu'aux épaules, le plus vieux n'avait pas d'âge, un vieillard peut-être, dont la beauté attirait encore le regard, les yeux clairs dans le visage basané, le corps droit et svelte sous la pelisse de drap brun. Quiconque les aurait observés eût compris qu'ils avaient fait un long voyage, la fatigue marquait les visages et peut-être aussi une inquiétude, un désarroi, ceux d'étrangers venus de très loin.*

*Bientôt ils s'arrêtèrent et regardèrent le pays autour d'eux, après la forêt il paraissait immense, comme le ciel au-dessus des coteaux et de l'autre côté du fleuve vers les plaines, d'un geste large le vieillard leur montrait sans rien dire, peut-être pensaient-ils à la plaine lombarde et aux couleurs du ciel le soir sur le Pô, l'heure n'était pas aux paroles, ils se taisaient, élèves et serviteur, attendaient sur les chevaux, le vieillard comprenait, lui-même n'avait rien à dire et ne dirait rien, ni la fatigue ni les jours difficiles qu'ils venaient de vivre, la route si longue vers l'exil, les soixante et treize jours sur leurs chevaux dans la pluie et le froid des montagnes.*

*Ils avaient attendu que passe le plus dur de l'hiver et n'étaient partis qu'en février, sans escorte ni voiture jusqu'à Lyon, ainsi en avait-il décidé. Cette année-là un vent glacial avait soufflé des sommets, les premiers jours de Milan au col du mont Genève ils avaient été pleins de vaillance et malgré la crainte avaient hâte d'arriver aux montagnes, lui sans doute plus que les autres, c'était avant les grandes pluies, ils menaient les chevaux au petit trot, le soir dans les auberges s'attardaient avec les muletiers tandis qu'ils desserraient les sangles et promenaient les bêtes harassées, lavaient les bouches et les poitrails, heureux d'arriver à l'étape ils riaient encore et restaient dans les cours avant de s'attabler près des feux avec les marchands et les pèlerins, les*

*serviteurs qui menaient à Turin et Genève les chevaux des maîtres, ils parlaient des sommets et de l'hiver qui n'en finissait pas, des chemins difficiles et des bêtes fourbues, des femmes de Milan les plus belles d'Italie.*

*Bientôt il avait plu, trois semaines d'affilée, et les chevaux s'étaient fatigués, ils refusaient de boire et de manger, ils observaient les paupières gonflées et les yeux tristes, mettaient du sel dans le premier picotin et lavaient avec du vinaigre les bouches échauffées, ils observaient les chevaux, guettaient anxieux le moment où ils frapperaient du pied et flaireraient la terre des naseaux, tout devenait danger et parfois il leur semblait que la mort rôdait, guettant les hommes et les bêtes et le monde autour d'eux. À dire vrai la tristesse était là, même si certains jours la douceur de l'air ou le bleu du ciel disaient autre chose. Avec lui ils quittaient leur pays, pour un temps qu'ils ignoraient, le vieillard disait qu'il ne reviendrait pas, qu'il mourrait chez les étrangers, le soir dans les auberges ils restaient à l'écart et soupaient sans rien dire, ne pensant qu'au moment où ils iraient dormir, ignorants des vins et des chambrières, sales et fourbus ils montaient dans les chambres avec leurs draps et leurs couvertures, les peaux qu'ils étendaient sur la plume, on leur donnait la chambre neuve, la chambre blanche ou la chambre Sainte-Catherine, sans plus rien dire et sans même se regarder ils s'affalaient sur les lits.*

*Quand deux chevaux s'étaient blessés sur un sentier de roche ils avaient dû s'en séparer, ainsi avaient-ils abandonné le Sicilien qu'ils avaient depuis bientôt sept ans et le moreau qu'avait donné Borgia, plus vaillantes les mules portaient les caisses, tout ce que le vieillard possédait de biens transportables, et les trois tableaux dont il ne se séparait plus ainsi que la litière où par moments il prenait place, plusieurs fois après la Maurienne il renonça à monter sa bête, il faisait froid et il se sentait misérable.*

*Il ne reviendrait pas, il ne referait pas le chemin, les soixante et treize jours dans la pluie et le froid des montagnes où quand l'orage menaçait ils faisaient halte dans les refuges et les sanctuaires, et les soirs où égarés par le brouillard ils ne trouvaient rien, sous la tente qu'ils dressaient à la hâte, ainsi dormaient-ils à même le sol dans les manteaux et les couvertures de soie, quand ils ne passaient pas la nuit à attendre le sommeil qui ne venait plus. Pendant soixante et treize jours ils avaient vécu sur les chevaux, pensé, souffert, considéré le monde sur les chevaux, n'en descendant que pour manger, pisser et dormir, ou quand les pieds se refroidissaient marcher pour réchauffer le sang, avec l'ignorance à chaque instant de l'instant qui venait, si ce n'est le rythme vite familier du courage et des fatigues, la misère à sentir le froid et l'humidité des hauteurs, à se dire qu'au matin à peine reposés ils repartiraient dans les pluies et le brouillard, qu'ils s'en allaient, s'en allaient.*

*Et sans doute encore plus de misère à penser aux jours d'avant et aux adieux, aux visages qu'ils ne reverraient plus, aux villes et aux collines en Toscane, les derniers temps les regards se cherchaient puis bientôt se détournaient, parfois même on plaisantait et on riait, les départs et les séparations n'étaient pas choses nouvelles, il avait toujours fallu partir, chercher ailleurs de nouveaux maîtres, avec les élèves il avait parcouru l'Italie sur ses chevaux, connu toutes les cours et tout ce que le pays comptait de seigneurs, peint des fresques pour leurs églises et le portrait des femmes qu'ils aimaient, imaginé arcades et colonnes pour leurs palais, costumes et livrées pour leurs noces, sans parler des canons et des bombardes, et des fortifications contre l'ennemi quand les guerres étaient arrivées, parfois les protecteurs mouraient ou bien le corps s'épuisait de fièvres et d'études, de tristesses nouvelles, la vie se défaisait. Jusqu'au vertige, à l'amertume – et encore fallait-il qu'aux pires moments un roi étranger ait fait appel à lui et l'ait prié d'entrer à son service, à sa cour milanaise puis à sa cour de France, et que chaque fois qu'il l'en priait il ait, lui le peintre-sculpteur-architecte-ingénieur et bien qu'on lui offrît demeure et rentes princières, paru ignorer sa demande, soucieux de décider comme il convenait des dernières années, attisant de la sorte le désir royal, l'exacerbant sans calcul ni fierté, acceptant pour finir et faisant savoir au roi étranger qui offrait rente, manoir et domestiques qu'il acceptait pour lui et les élèves son invitation très généreuse et ferait de son mieux pour le satisfaire.*

*À la mi-avril le ciel s'était éclairci, entre les nuages ils avaient vu paraître des lambeaux de bleu lavés de pluies, à eux seuls ils avaient redonné courage, ils quittaient les bastions et les grandes cluses pour le bas pays, jour après jour voyaient les troupeaux sortir des étables, parfois une vigne apparaissait sur un coteau ou des mûriers au flanc d'une montagne. Le dernier soir dans la vallée de l'Arve ils avaient soupé de perdrix, de poulets et de céleris puis de pommes aux biscuits, le tout arrosé d'un vin de pays qui leur avait chauffé le sang, ils avaient plaisanté et oublié les jours difficiles, ils en étaient à la moitié du voyage, ils avaient parlé du froid et des sentiers à flanc de précipice et de ceux qui avaient passé les montagnes avec leurs armées, d'Hannibal venu jusqu'ici avec les soldats d'Afrique et les éléphants habitués à la douceur des savanes, et comment ayant gravi les pentes glacées, fourbus, désespérés et sans plus rien voir du monde autour d'eux les soldats d'Afrique s'étaient couchés sur le sol, un par un s'étaient allongés dans la neige. Dure. Froide. Inconnue. Ils avaient parlé des Français qui allaient reprendre leurs couronnes d'Italie et passaient les montagnes sur leurs petits chevaux, ignorant les ravins sur lesquels ils jetaient des ponts, avançant jusqu'aux plaines des Saluces avec les attelages et les canons et les courtisanes sur les mules, les filles du Limousin qui avec eux iraient jusqu'au bout, mourraient les unes après les autres de la maladie des soldats, suant sous le fard et les taffetas salis par les*

*longues chevauchées, les habits de France dans lesquels elles avaient passé les montagnes, c'était en juin dans la baie de Naples.*

*À Lyon on était venu à leur rencontre, d'autres chevaux et la voiture envoyée par le roi pour qu'il s'y reposât, ils y étaient pour Pâques aux foires de printemps, la foule était nombreuse et les rues pleines d'étrangers, il voulait rencontrer les Italiens de la ville, chercher des livres chez les libraires, mais il y avait tant de monde et les rues étaient si obscures et boueuses que bientôt il avait demandé qu'on en partît. Des quais de la Saône après la pluie ils avaient regardé une dernière fois du côté de l'Italie puis avaient continué par les montagnes, les vallées sombres qui menaient à l'autre fleuve, à Roanne ils avaient regardé les maisons blanches et les barques à fond plat, elles allaient jusqu'à Orléans, ils avaient pris par les plaines, à petites journées par les chemins de traverse pour éviter le vent, cela les avait encore retardés, par Moulins et Bourges ils avaient gagné la Sologne, les basses terres, forêts, labours et chènevières. Le soir à Romorantin le soleil était apparu et la forêt s'était colorée doucement, les arbres faisaient leurs feuilles, la lumière irisait la frange incertaine des futaies, un instant il avait oublié qui il était et d'où il venait, il regardait le nouveau pays, s'approchait de l'inconnu.*